

## CHAPITRE I

# LES CIRCONSTANCES

*Le destin est cocasse; la vie est bouffonne et, tout le temps, on sent sa propre âme en soi comme un criquet dans une prairie : on l'entend, mais on ne sait pas où elle est.*

---

*Chacun est inscrit dans un «cercle rouge». Rouge, car si on en sort, on se brûle. Tout ce qui nous arrive s'inscrit dans ce cercle, ou bien ne peut pas y entrer. Si l'on prend ce qui n'y entre pas, on se décentre. La cocasserie de mon destin, c'est que je dois me forcer pour demeurer à peu près au centre du cercle, mais les circonstances de ma vie font que je suis toujours à la périphérie.*

**Radio-Québec — Pour Jean-Paul Desbiens, qu'est-ce que cela veut dire que d'avoir été un enfant de la Crise?**

**Jean-Paul Desbiens** — C'est d'avoir connu la pauvreté et l'angoisse de la pauvreté. C'est la première chose qui me vient à l'esprit.

Je suis né en 1927. Comme tout le monde le sait, la Crise a éclaté deux ans après; et j'ai passé toute mon enfance dans le creux de la Crise, dans un petit village (Métabetchouan) qui a été durement frappé par la Crise. Ce n'était pas le seul : tout le Québec et tout l'Occident ont subi la Crise.

Mon père était ce que l'on appelait à l'époque un journalier. Mon père a fait essentiellement deux choses : il a été bûcheron, homme de bois, fermier. Non pas un fermier propriétaire; un fermier à gages, un «homme engagé» comme on disait.

J'ai donc été un enfant de la Crise. J'ai connu la pauvreté et l'angoisse de cette pauvreté qui était entretenue par mes parents dans le sens suivant : il était question d'argent à la maison. On parle toujours de ce dont on manque. Quand on est malade, on parle de santé; et quand on est pauvre on parle d'argent. Les riches ne parlent jamais d'argent devant les enfants!

En vérité, je n'ai pas eu une enfance malheureuse. Mais si l'on me disait : «Donc tu as eu une enfance heureuse», je dirais non. Ce n'est pas aussi simple que cela. L'essentiel, je l'ai eu. J'étais aimé. Mes parents m'aimaient et j'aimais mes parents... Sans qu'on se le dise (on ne se le disait pas du tout). Mais cela se sent. C'est ça, l'essentiel. Toute la vie d'un homme, se construit sur le *stock* de l'enfance. Sur les provisions de bonheur ou de malheur ramassées durant l'enfance. Trop de malheur, ça tue, ça écrase. Trop de bonheur, c'est pire, ça ne vaccine pas. Je n'ai pas eu une enfance heureuse, j'ai eu une enfance tourmentée, anxieuse. Je n'ai pas eu non plus une enfance malheureuse, parce que, encore une fois, j'ai eu l'essentiel qui est l'amour.

**R.-Q. — Votre préjugé défavorable au sujet des riches, il vient de votre enfance...**

**J.-P.D. —** Sûrement. Je garde le souvenir et je l'ai écrit d'ailleurs, que les riches de mon enfance, même s'ils n'étaient pas très riches, nous exploitaient. L'épicier exploitait mon père; dans ma parenté proche il y avait un *jobber* qui exploitait mon père, et d'autres aussi. C'est par la grande lucidité de ma mère qui verbalisait ces choses, que j'ai développé, déjà à ce moment-là, le sentiment que ceux qui sont riches, le sont parce qu'ils exploitent les autres. Plus tard, ma formation religieuse a plutôt renforcé ce sentiment. Il n'y a pas beaucoup de nuance non plus dans cette phrase d'un Père de l'Église qui dit : *Tout riche est voleur ou fils de voleur.*

Il me semble impossible d'être riche de façon significative, sans avoir volé. Il n'y a pas de salarié riche. Un salarié peut être à l'aise, mais cela ne fait pas de lui un homme riche. Si tu es riche, c'est que tu l'as pris quelque part ton argent. Tu ne l'as pas créé; tu as joué intelligemment les règles du jeu, mais tu l'as pris quelque part.

**R.-Q. — Souvent sur le dos des autres...**

**J.-P.D. — Forcément.**

**R.-Q. — J'aimerais que vous me parliez maintenant de votre entrée au juvénat...**

**J.-P.D. —** Cela a commencé par un homme, un Frère, le directeur du «Collège» comme on disait, et qui est mort maintenant. Il m'a dit, un jour, aussi simplement que ça : «Est-ce que vous ne voudriez pas... (à ce moment-là, les professeurs vouvoaient les enfants, je devais avoir douze ou treize ans et demi) donc il m'a dit : «Est-ce que vous n'aimeriez pas entrer au Juvénat?» Je ne savais pas ce que c'était le Juvénat. Il m'a brièvement expliqué que c'était une grosse maison du côté de Québec où on «faisait» l'École Normale. Ce n'était pas tout à fait cela et, à vrai dire, il anticipait sur les événements. L'École Normale! S'il y avait un mot qui ne me disait rien, c'était bien celui-là. Je savais quand même qu'en me demandant cela, il ne me demandait pas si je voulais devenir prêtre. J'ai dit oui. J'en ai parlé à ma mère. Elle était heureuse de la chose. Mon père l'a appris plus tard, parce qu'il n'était pas à la maison au moment de la proposition. Je ne me souviens pas précisément si c'est moi ou ma mère qui l'ai mis au courant. Il était silencieux de toute façon. Le moins que je puisse dire, c'est qu'il n'a manifesté aucune espèce d'enthousiasme. Plus tard, il a peut-être dit : «J'aimerais mieux que tu fasses un prêtre.» C'est resté comme ça, du moins en ce qui concerne mon père.

Sept à huit mois plus tard, les choses se sont précisées. Le Frère Directeur m'a dit : «Bon, si vous voulez, on partirait.» C'était le 2 juillet, ce n'est pas une date qu'on oublie. Je suis parti le matin, à six heures. Il faisait clair. Les Frères se rendaient à leur retraite annuelle à Beauceville. Ils m'ont laissé à Québec en passant. On a diné au collège des Saints-Martyrs canadiens, angle Belvédère et Père-Marquette. Un souvenir me revient : juste de l'autre côté de la rue, il y avait une école

protestante en construction. Pensez que dans ce temps-là on ne se posait même pas la question : école protestante, école catholique. Puis on a fait quelques courses chez Paquet, et enfin, le traversier pour Lévis et le Juvénat. C'était haut, tout à fait en haut; j'allais de surprise en surprise.

---

*Le hasard fait aussi bien les choses que les calculs infinitésimaux des planificateurs. Les jeux du hasard, c'est beaucoup le jeu de la vie et de la disponibilité.*

---

**R.-Q.** — Ce qui m'intéresserait surtout, c'est de connaître vos réactions...

**J.-P.D.** — Je me suis intégré au groupe. On était entre cent vingt, cent vingt-cinq jeunes de tous les coins du Québec. Les premiers deux ou trois mois, je me suis ennuyé à mourir. Je m'ennuyais de choses simples. Quand on s'ennuie, c'est presque toujours de choses simples, élémentaires. Je m'ennuyais de quoi? De la rivière qui était derrière chez nous, parce que c'est là que je passais mes vacances à courir les siffleux, les écureuils, à construire des camps en bois. Il y avait un petit bois derrière le Juvénat, cela me faisait penser à la rivière et je m'ennuyais... C'était les vacances...

L'ennuie a cessé net quand les classes ont commencé. Ensuite, ça été la vie d'un juvéniste. Cela voulait dire deux ans sans voir aucun membre de sa famille. C'était la règle. J'avais quatorze ans et demi. C'est long, à cet âge-là, deux ans sans revoir sa famille. Après deux ans, on avait droit à une semaine de vacances dans sa famille.

---

*Si l'ennui c'est la valeur tarie, on peut dire que la culture, c'est l'ennui guéri dans sa cause.*

---

*Si la culture c'est le contraire de l'isolement, un homme cultivé c'est un homme nombreux.*

---

**R.-Q. — Mais il y avait d'autres règles et beaucoup de discipline, cela ne vous choquait pas?**

**J.-P.D. —** C'était austère... mais, je dirais, intelligent. Ma foi! très austère. On se levait à cinq heures et demie. Les équipements sanitaires étaient minimums, donc il fallait toujours attendre et faire vite, parce qu'on était nombreux. C'était la vie de garnison. On avait vingt minutes pour faire sa toilette. Évidemment, les premières semaines j'avais pas le tour. Les plus vieux l'avaient, eux. Donc tu te faisais avoir un peu. Ce que je retiens surtout, c'est que tu te socialises. Tu apprends à vivre avec d'autres, plus délégués que toi, plus intelligents, plus forts... tu apprends à vivre.

**R.-Q. — Est-ce qu'à ce moment-là on peut parler de vocation, au sens fort du mot?**

**J.-P.D. —** C'est quoi la vocation? C'est un mystère. C'est comme un germe. Au début, ça tient à rien, à presque rien. Un amour enfantin peut tout changer. J'ai déjà dit à la blague, mais il y a là un fond de vérité, que si j'avais eu une bicyclette, je ne serais jamais entré au Juvénat. Je savais aller à bicyclette. J'en «empruntais» le dimanche matin, aux jeunes des rangs qui venaient à la messe en vélo. J'aimais ça, j'aimais ça, c'est pas possible. Avoir eu une bicyclette en juillet 1941, est-ce que je serais parti? Je n'en sais rien. En plus, j'avais pensé qu'il y en avait au Juvénat... mais il n'y en avait pas.

Une vocation, c'est fragile au départ. Tous les commencements sont fragiles. Ça se développe, les choses se développent. Quand est-ce qu'on a la vocation? On parle ici de vocation religieuse, mais c'est vrai pour toutes les vocations. On l'a quand on décide de l'avoir. Si on parle de vocation religieuse, on l'a quand Dieu nous donne cette vocation-là; c'est Lui qui appelle. Il fait son travail. Mais ensuite, quand est-ce que, de son côté à soi, on décide de l'avoir et de la maintenir? Cela implique toutes les misères, les hésitations et

les détours d'une vie. Dans mon cas, l'axe fondamental est demeuré le même. Je m'en vais dans la même direction, même si je fais des «croches».

**R.-Q.** — Dans votre livre *Sous le soleil de la pitié* vous racontez comment cela s'est fait petit à petit. Entre autres, vous dites que vos vœux perpétuels ont été prononcés sans grands questionnements en fait...

**J.-P.D.** — Ça s'est déroulé normalement, sans remise en question, sans débat. L'étape définitive, les vœux perpétuels, je l'ai franchie alors que j'étais à l'Hôpital Laval depuis quatre ans. Et j'en avais encore pour un an. Encore une fois, j'ai l'impression que tout était décidé en moi. Toujours en maintenant cette part de mystère propre à chaque vocation, je garde la conviction que tout était décidé quand je suis parti pour le Juvénat. Je partais pour toujours...

---

*Dieu nous invente avec nous au fur et à mesure.  
C'est aussi cela liberté. La liberté est en avant et  
en arrière, à gauche et à droite. Toutes les routes  
s'étoilent devant moi.*

---

**R.-Q.** — Dans la recherche que j'ai faite, je me souviens d'avoir lu quelque part un passage où vous disiez : *N'importe quoi sauf l'exclusion de la communauté...* J'aimerais savoir de quoi principalement vous vous sentez redevable face à votre communauté. Que vous a-t-elle apporté, que vous a-t-elle permis?

**J.-P.D.** — À propos des Lettres au *Devoir*, je commençais à sentir que ça devenait engageant et de plus en plus risqué. Je savais que c'était assez rude ce que je disais. Je me souviens d'un cas précis (et c'est à cela que vous faites allusion) où

j'étais allé consulter un de mes amis prêtre avant d'envoyer une lettre, la plus costaude si l'on peut dire, celle qui, au fond, a ramassé le reste autour d'elle. Donc, avant d'envoyer cette lettre, je l'avais montrée à un prêtre qui m'a dit :

— Oui, en effet, c'est assez dur, assez sévère. Je vous pose une question : Jusqu'où êtes-vous prêt à aller?

J'ai répondu :

— Je suis prêt à n'importe quoi, sauf à l'exclusion de la communauté.

C'est une procédure rare, mais possible. Cet ami prêtre m'a averti que j'aurais probablement de la misère, mais qu'il ne pensait pas que je serais exclu. Son raisonnement était bon. Toute une machine s'est quand même mise en branle, une machine de protestation. Tout cela pour dire que j'ai reçu de mes Supérieurs de Rome l'interdiction, l'ordre de cesser cette forme d'expression. Une semaine après cette première interdiction, j'ai reçu l'ordre formel et beaucoup plus sévère de garder le silence à tous égards, de ne plus écrire, de ne pas donner d'entrevues, de ne pas paraître à la télévision ni à la radio. Bref, le silence total.

**R.-Q. — Mais vous tenez à votre vie en communauté...**

**J.-P.D. —** Oui, bien sûr que j'y tiens.

**R.-Q. — Vous avez déjà écrit : *Tout ce que je demande c'est une chambre insonorisée...* Est-ce que votre peur d'être expulsé tenait à cela?**

**J.-P.D. —** Si je dis cela autrement, ça veut dire qu'à un moment donné, lorsque j'étais en exil en Europe, (puisque c'est vraiment cela qui est arrivé), je me suis posé formellement la question vis-à-vis de moi-même.

J'ai envisagé, non pas d'une façon dramatique et sous le mode de l'urgence, mais j'ai quand même envisagé de quitter la



communauté. C'est un de mes professeurs à Fribourg, un Dominicain, à qui j'exposais mon problème qui m'a dit :

— Vous n'avez qu'une question à vous poser et vous seul pouvez y répondre. Est-ce qu'en quittant la vie religieuse vous auriez le sentiment d'être infidèle à Jésus-Christ?

Et je me suis répondu :

— Oui, j'aurais l'impression d'être infidèle à Jésus-Christ.

**R.-Q. — Cette question est-elle revenue vous chatouiller?**

**J.-P.D. —** Avec cette intensité, non. Ma réponse à cette question a assis l'axe de ma vie. Je ne suis pas un homme à crise, même si la misère commune et ma propre misère font que je m'interroge encore.

**R.-Q. — C'est donc dire que vous avez le sens de l'engagement?**

**J.-P.D. —** J'ai les engagements assez laborieux, assez lents; et ce n'est pas en ma faveur ce que je dis là. Quelles que soient les apparences, moi je sais comment je vis les choses. J'embarque plutôt lentement dans un engagement. Je m'engage peu à peu, à la façon normande, en me ménageant ce que je pourrais appeler des replis possibles, des portes de sortie. Mais pendant ce temps-là, je continue tout le temps d'avancer. Les circonstances, c'est énorme dans ma vie, dans la vie de tout le monde. Les circonstances, qui comme le disait Pascal, sont *la main de Dieu qui nous guide*. Les circonstances, ce qui arrive, les êtres que je rencontre font que, une fois engagé, c'est durable. Mais c'est lent.

Je pense avoir le sens de la fidélité. C'est important pour moi d'être fidèle aux êtres et à moi-même. Encore une fois, je dirai que c'est avec des misères, avec des «croches», avec des reprises, mais être fidèle, c'est essentiel pour moi. Je pense que c'est seulement cela qui construit. Les départs successifs, les directions successives, ça appauvrit.

